Titre : **PRISONNIERS CIVILS**	Référence : **ANCESTRAMIL** **1870**
Auteur : **GENERAL AMBERT**	Origine : **Collection personnelle**
Référence : Chapitres 12 et 13 **GAULOIS ET GERMAINS** **RECITS MILITAIRES** **APRES SEDAN** **2e série** **LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL** **4 rue de Madame et rue de Rennes 59** **PARIS** **1884**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2013**

Ancestramil

PRISONNIERS CIVILS

CHAPITRE XII

Pages 309 à 324

Le phénomène le plus extraordinaire de cette guerre de 1870-1871 est le nombre de prisonniers conduits en Allemagne : le souverain, les maréchaux de France, les deux grandes armées de Sedan et de Metz, et, avec les officiers et les soldats, des citoyens de toutes les classes, prêtres, magistrats, administrateurs, bourgeois et paysans. Il est peu de hameaux dans une partie de la France qui ne compte parmi ses habitants un captif que les lois de la guerre auraient dû préserver d'un malheur réservé aux soldats. De nombreuses publications ont fait connaître les circonstances diverses invoquées par les Allemands pour torturer des citoyens étrangers au métier des armes. Ces Récits militaires seraient incomplets si nous ne donnions une place aux prisonniers.

Le 11 octobre 1870, **M. Gustave FAUTRAS**, instituteur dans le village de Bricy (Loiret, canton de Patay), apprenait l'arrivée des Prussiens. Cependant, il se rendit à son école ; devant la porte, une cinquantaine de hussards l'empêchèrent d'entrer. **M. FAUTRAS** se réfugia dans une maison voisine, et vit deux hussards qui entraînaient par les cheveux un malheureux ouvrier. Presqu'aussitôt, les cavaliers placés devant l'école se répandirent dans le bourg, envahissant les maisons, pour y exercer les perquisitions les plus minutieuses. Les soldats ouvraient les meubles, les brisaient, insultaient et frappaient les habitants. Sans doute, ils cherchaient des armes. Le maître d'école fut maltraité, tandis que la femme qui lui avait donné asile pleurait et se lamentait. Les enfants n'étaient pas épargnés et sanglotaient en se cachant. Le maître d'école parvint à sortir de la maison et vit, dans la rue, un groupe d'hommes en vêtements de travail conduits par des cavaliers prussiens. Un hussard se dirigea vers **M. FAUTRAS**, et lui dit en français : *Venez*. Il fut conduit dans le groupe et marcha entre deux rangs de cavaliers. Tous les hommes du bourg, arrêtés successivement, se virent enfermés dans une chambre, à l'extrémité du village ; des vieillards, des infirmes, d'autres sortant à peine de l'enfance, furent amenés là, à coups de crosse. Arrachés de leurs demeures, un grand nombre n'y devaient pas rentrer.

Des coups de feu se firent entendre. C'était le malheureux ouvrier traîné par les cheveux, et que les Prussiens venaient de fusiller. Il se nommait **BLONDIN**, maçon de son métier. **BLONDIN** avait reçu cinq balles dans la tête.

Lorsqu'une grande quantité de troupes allemandes eurent défilé, les quarante ou cinquante habitants sortirent et furent placés sur deux rangs ; on les compta, puis les hussards les remirent à des fantassins hessois, qui les dirigèrent du côté d'Orléans. Les femmes du village jetaient des cris lamentables en voyant s'éloigner les pères, les fils, les frères, frappés par les Prussiens. Les uns, surpris dans leurs travaux, n'avaient que des blouses, d'autres de simples gilets, plusieurs étaient sans coiffures, la plupart marchaient en sabots, pas un seul n'emportait un effet de rechange. Des femmes suivaient, quoique repoussées par les Allemands, et pendant ce temps leurs maisons envahies par la soldatesque retentissaient de cris joyeux ; les pillards s'amusaient !

M. FAUTRAS et ses compagnons, apostrophés grossièrement par leurs gardes, entendaient les Hessois leur répéter qu'ils seraient tous fusillés. Révolté de ces cruautés, l'instituteur demanda à l'officier la cause de son arrestation, en ajoutant qu'il était maître d'école.
"*Vous êtes maître* ! Et bien vous serez d'abord battu de verges, puis vous mourrez avec vos compagnons en avant de nos lignes, mitraillés par vos propres canons ; vous apprendrez à mieux gouverner votre commune."

- Je ne gouverne que mes élèves, monsieur, répondit l'instituteur.

Tout en marchant, les prisonniers virent les Prussiens bombarder le village des Barres ; un peu plus loin ils assistèrent à un combat qui dura quelques heurs.
A la ferme de Bois-Girard, de la commune d'Ormes, les soldats français faits prisonniers pendant le combat étaient rassemblés au nombre de cinq à six cents avec une vingtaine de personnes civiles enlevées dans les villages voisins, soit à Boulay, soit à Ormes. Aucun de ces paysans n'avait été pris les armes à la main et tous ignoraient pourquoi ils étaient arrêtés.

Le soir vint et **M. FAUTRAS** s'arrêta à la ferme de Bois-Girard avec ses compagnons. C'est le 11 octobre que se passa l'acte abominable raconté par l'instituteur ; deux vignerons d'Ormes [1] étroitement liés ensemble par des cordes furent amenés à la ferme. Ces deux hommes étaient **Frédéric ROUILLY** et **Joseph ROUSSEAU**, l'un âgé de trente-deux ans, l'autre de quarante-cinq. Les Prussiens les firent agenouiller sans enlever leurs liens ; à quelques pas, quatre soldats allemands chargèrent leurs armes pendant que les victimes faisaient entendre des cris mêlés de sanglots et protestaient de leur innocence. Le plus âgé disait : *Je meurs innocent* ; *adieu mes amis,* murmurait l'autre. Quatre coups de feu retentirent et les malheureux tombèrent. L'un était mort, l'autre se débattait encore ; un Prussien l'acheva en lui envoyant une balle dans la tête.
Sept cents Français furent témoins de cette exécution qu'aucun jugement n'avait précédée.

Ce n'est pas tout. Dès que les deux hommes ne donnèrent plus signe de vie, un officier prussien se tournant vers nos soldats prisonniers leur dit : "Ainsi seront traités tous ceux qui comme ces deux brigands tireront sur nos troupes ; les soldats, eux, seront respectés, il ne leur sera fait aucun mal ; criez bravo et vive la Prusse !"
M. FAUTRAS crut entendre deux ou trois soldats prisonniers murmurer : Vive la Prusse ! Nous en doutons, car leurs camarades leur eussent fait un mauvais parti.

Un soldat blessé à l'épaule et tout ensanglanté criait d'une voix forte en regardant les Allemands :"Vous êtes des lâches ! Vive la France ! A bas la Prusse ! Voilà ce qu'il faut dire. Ah ! Donnez-moi un fusil, que je tue encore un Prussien avant de mourir."
Un instant après le malheureux tomba, épuisé par le sang qu'il avait perdu.

Pendant ce temps les soldats prussiens s'étaient précipités sur les vignerons qu'ils venaient de fusiller, examinant avec une joie féroce les trous que leurs balles avaient faits. Ils se retirèrent ensuite dans la ferme et chantèrent leur air national : *Die Wacht am Rhein*[2].

L'Allemand aime la musique et **M. FAUTRAS** raconte qu'un jeune officier prussien s'approcha de lui et chanta :

En avant, marchons
Contre leurs canons.

[1] Ormes (Loiret), canton d'Orléans, 707 hab.
[2] La garde aux bords du Rhin.

La marche des malheureux prisonniers civils vers Orléans continue. "Vers le milieu d'Ormes, dit l'instituteur, on nous fit traverser les lignes ennemies qui couvraient la route. Nous étions exposés à chaque pas aux coups d'un soldat brutal et aux menaces de tous. Que de fois, mon Dieu ! Les bavarois, pour s'amuser, ne nous mettaient-ils pas en joue comme ils allaient faire feu ! Les lames aiguisées des sabres prussiens tournoyaient autour de nos têtes. Des pommes, des pierres frappaient nos figures, et c'était à qui nous cracherait au visage."

Les prisonniers civils couchèrent au Grand-Orme, sur la paille, mais sans nourriture. Le lendemain chacun reçut quelques noix pour son déjeuner.

Lorsque les prisonniers traversaient Augerville[1], un jeune homme de la localité, enlevé le dimanche précédent du seuil de sa demeure, fut aperçu par sa femme. Elle s'élança aussitôt vers lui, avec un bel enfant dans les bras. Cette jeune femme franchit le double rang de Prussiens et se jeta sur son mari en s'écriant : "Louis ! Louis ! Embrasse ton enfant… ils ne t'emmèneront pas… Je te défendrai contre tous…. Tu ne m'abandonneras pas… reste avec moi ou je te suivrai…" Pendant une courte minute on les vit enlacés dans les bras l'un de l'autre, mêlant leurs larmes et couvrant de baisers, leurs petit enfant qui pleurait aussi. Les Prussiens arrachèrent brutalement cette jeune femme des bras de son mari, et la lancèrent hors des rangs ; elle suivit la colonne de prisonniers, courant et jetant de grands cris ; après deux ou trois cents mètres elle se précipita de nouveau sur les Prussiens, traversa leurs rangs et rejoignit son mari. Mais alors un cavalier furieux mit le sabre à la main, et saisissant la jeune femme par les cheveux la frappa… Le mari eut un geste de colère et son regard exprima la menace et le mépris. Séparé de sa femme il lui cria :
"Reste ici, je reviendrai bientôt !
Le soir même, à Etampes, il s'échappa.

Les prisonniers civils étaient infiniment plus maltraités que les soldats prisonniers, quoique ceux-ci eussent fort à se plaindre.

Un vigneron d'Ingré[2] nommé **Eugène GIGOU**, qui avait été arrêté dans sa demeure, pour avoir facilité la fuite d'un soldat français, éprouva de telles émotions qu'il devint fou. Les Prussiens ne lui rendirent pas la liberté. Ce malheureux quittait sans cesse son rang et débitait des propos incohérents, il y était ramené à coups de crosse ou avec la pointe des baïonnettes. Sa triste fin trouvera place dans la suite de ces Récits.

Avant de quitter Etampes, les prisonniers civils reçurent la visite d'un prêtre et de deux médecins. Ces derniers accordèrent les bulletins d'hôpital à quelques-uns des plus âgés et des plus maltraités : **HOYAU François**, de Bricy, soixante-dix ans ; **CACHIN Louis,** de Fresnay-l'Evêque, soixante-dix-sept ans ; et **LABBE**, d'Orléans, soixante-dix ans. Ce dernier, après un mois d'hôpital, à Etampes, fut conduit en Prusse.

Le 15 octobre, les prisonniers traversaient la Brie. Sur la lisière d'un bois, près d'une grille rustique qui fermait l'entrée d'une allée négligée, une jeune fille se promenait avec deux blonds enfants. Aux fades galanteries de Prussiens elle avait relevé la tête pour leur montrer un front sévère, pour leur envoyer un regard de haine, où se lisait la fierté d'une Romaine ; puis ce regard s'était abaissé sur les Français malheureux trahis par la fortune. Elle suivait avec tristesse et d'un œil humide les prisonniers. L'un d'eux, avec l'étourderie de la jeunesse, lui cria : adieu, adieu. – Non pas *adieu*, répondit la jeune fille mais au revoir. L'air candide et

[1] Augerville (Loiret) 264 hav. Canton de Puisaux.
[2] Ingré (Loiret), 2529 hab., canton d'Orléans.

confiant de cette jeune fille, les mots qu'elle avait prononcés rendirent l'espoir aux prisonniers. Plusieurs se retournèrent après quelques pas ; la jeune fille était à la même place, pensive, attristée, donnant une pensée à ses compatriotes. Peut-être n'avait-elle jamais vu tant souffrir. Lorsque les prisonniers furent près de disparaitre au détour du bois, elle agita de la main le mouchoir mouillé de ses larmes, puis disparut derrière les arbres.
Soyez bénie, jeune fille, pour le bien que vous avez fait à de pauvres captifs !

XIII

Les prisonniers passèrent dans le département de Seine-et-Marne où la désolation régnait. Dans les champs les travailleurs étaient rares. Pendant une matinée, les captifs virent un paysan seul, non loin du chemin, conduire cinq chevaux de trait de la plus belle race. Deux cavaliers prussiens se détachèrent de la colonne et après un court examen ramenèrent les deux meilleurs qu'ils attelèrent à l'une de leurs voitures.

On traversa Lieusaint, Brie-Comte-Robert, et le soir la halte si fit à Gretz où l'on passa la nuit. Les civils furent séparés des militaires ; le lendemain, tous reprirent leur marche. C'étaient toujours les mêmes plaintes, les mêmes supplications, les mêmes malédictions de la part des prisonniers ; du côté des Allemands les mêmes menaces, la même brutalité, la même ironie toujours cruelle. Plusieurs soldats prussiens firent lire à **M. FAUTRAS** sur l'envers de leurs ceinturons cette inscription allemande qu'ils y avaient tracée : *Rache von 1806.* (Vengeance de 1806).

Dans la marche les prisonniers civils étaient séparés des militaires. Le froid devenait excessif et la pluie tombait trop souvent. Le nombre des malades augmentait chaque jour, mais les chirurgiens prussiens étaient sans pitié.

A Coulommiers une dizaine de déserteurs ou de réfractaires bavarois et prussiens furent joints aux prisonniers français. On les mit dans les rangs des civils. Quelques-uns faisaient triste mine, d'autres riaient et semblaient indifférents au sort qui les attendait. Tous ces soldats descendirent quelques jours après à Mayence où ils devaient passer devant un conseil de guerre.

Un peu avant Nogent-l'Artaud, un prisonnier civil, **M. Désiré GOUEFFON**, voulut pendant une halte cueillir une pomme sur un arbre voisin ; il reçut sur la tête le plus violent coup de crosse qu'on puisse imaginer, et tomba tout sanglant.

Un autre vieillard, **M. JOULAS-PASQUIER**, adjoint au maire de Bricy, fut tellement maltraité ce même jour, que, prisonnier en Allemagne, il mourut à Pasewalk, près de Stettin, au mois de novembre.

Ces malheureux avaient parcouru soixante lieues sous les baïonnettes prussiennes, presque sans vêtements, à peine nourris.

A Nogent-l'Artaud, département de l'Aisne, on rencontra la voie ferrée. Les prisonniers civils furent engloutis à coups de poing, à coups de pied, à coups de crosse, au nombre de quarante-huit, dans un compartiment de bestiaux rempli de fumier. Il n'y avait pas de siège, et les hommes, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient même s'asseoir, ni faire le moindre mouvement. Deux soldats de la landwehr, placés près de la porte laissée ouverte surveillaient

les captifs. Bientôt, ces deux hommes fermèrent le wagon à clef et s'éloignèrent. Le manque d'air fit tomber quelques hommes qui disparaissaient dans le fumier, et que leurs compagnons ne soutenaient pas sans peine. Enfin, au désespoir, au moment d'être asphyxiés, quelques prisonniers enlevèrent des planches en appelant aux secours.

Le train passa près de Château-Thierry et d'Epernay, et s'arrêta à Châlons ; les malheureux descendirent et l'on distribua du pain et du riz. Ils purent aussi jeter au dehors une partie du fumier qui les infestait.

Les prisonniers n'eurent pas à se plaindre des soldats de la landwehr. Gens paisibles, types accomplis des rêveurs allemands, protestants zélés, arrachés de leurs travaux et de leurs familles par la loi militaire, ils servaient avec abnégation et sans murmurer, la Bible à la main.
Le 20 octobre, les captifs traversèrent la frontière de France. Dès qu'ils furent sur la terre allemande, les acclamations des paysans saluèrent le train qui les emmenait. Jusqu'à Mayence, ce ne furent que cris de triomphe. L'on voyait sur toutes les physionomies l'étonnement mêlé à la joie. En effet, si **M. de MOLTKE** comptait sur la victoire, le peuple allemand, malgré son orgueil, croyait peu à de tels succès.
Entre Worms et Mayence, le train fit un arrêt de quelques secondes. Parmi les prisonniers civils se trouvait **Paul HALLAIS**, du village de Bricy, qui obtint l'autorisation de descendre au milieu d'une plaine. Il ne put remonter assez vite, et le train repartit ; seul, dans un pays inconnu, à vingt-cinq lieues de la frontière, entouré d'une population hostile dont il ignorait la langue, cet infortuné n'éprouva pas de joie en se voyant libre ; une heure après, il était couché dans le bois qui entourait la plaine ; plus de deux mois se passèrent avant qu'il n'eût terminé son voyage. Il couchait dans les bois, et vivait de quelques pommes de terre ramassées dans les champs ; lorsque les pommes de terre manquaient, **HALLAIS** mangeait des racines de jeunes arbres. Pour éviter les rencontres, il se détournait des voies tracées et fuyait toute habitation humaine. Afin d'éviter un chemin fréquenté, il franchissait les montagnes, s'accrochant aux rochers, en se déchirant les pieds et les mains. Le passage des cours d'eau ne pouvait se faire que la nuit. Après une dizaine de jours de marche, se guidant sur le soleil qu'il voyait disparaître au couchant, il atteignit la frontière.
Il ne sut qu'il était en France, et n'osa se montrer que lorsqu'il vit sur les poteaux ou sur les murs des mots en langue française. Dès lors, il ne se cacha plus des paysans, mais voyagea encore soixante-trois jours à travers les armées allemandes.
Lorsqu'il arriva à Bricy, sa famille même ne pouvait le reconnaître, tant les souffrances l'avaient changé.

On a souvent dit, en France, que, pendant la guerre de 1870, l'Allemagne était comme dépeuplée, que les bras manquaient pour la culture des champs, et que les villes souffraient cruellement de leur commerce interrompu. **M. Gustave FAUTRAS** affirme le contraire : "Pour moi, j'ai été complètement désabusé en voyant avec quel entrain le travail continuait, avec quelle vigueur on remplaçait les absents[1]."
Les prisonniers civils eurent pour gardiens des Hessois, puis de Bavarois. Ces derniers furent plus durs que les premiers.

"C'est à Francfort que nous fumes dotés des êtres les plus cruels et les plus inhumains que l'on puisse imaginer, cinq Poméraniens, dont un sergent et quatre soldats. Ils commencèrent par nous refouler vers les extrémités du wagon, gardant pour eux le milieu, où ils déposèrent un banc sur lequel ils s'assirent, et ne voulurent pas nous laisser approcher de l'ouverture qu'ils

[1] Cinq de mois de captivité, Gustave Fautras, Orléans.

gardaient, nous privant par là de l'air libre et de la vue des paysages, notre seule consolation. Bien plus, ils ne permirent à aucun de nous de descendre, quoique les arrêts fussent souvent de longue durée. Combien de vieillards pourtant sollicitaient cette grâce ! Hélas ! après maintes supplications, toutes repoussées par la pointe d'une baïonnette, ils se voyaient réduits, les malheureux, à se retirer dans le coin le plus obscur du wagon. J'en vis un, aux cheveux blancs, courbé par l'âge, qui, parvenu à se faire une petite place, se coucha tout accroupi et resta dans cette position pendant deux jours et deux nuits, ne prenant aucune nourriture ; nous allions voir s'il n'était pas mort, mais nos bourreaux ne s'en inquiétaient nullement.

"Avec les autres gardiens, nous étions dans le fumier, nous ne pouvions nous coucher, nous n'avions presque pas de nourriture, mais au moins nous étions tranquilles, ils nous abandonnaient à nous-mêmes ; avec les Poméraniens, pas un instant de repos, sans cesse poussés, bousculés, mis en joue, menacés du sabre, frappés de la crosse ; on eût dit qu'une récompense était promise à ces gens, s'ils parvenaient à faire succomber dans le reste du trajet le plus grand nombre de ces prisonniers en blouse, de ces pères de famille ! Parmi ces cinq hommes, aucun ne connaissait un mot de français, et c'était toujours avec la baïonnette qu'ils exprimaient leurs ordres. Il ne s'écoulait pas cinq minutes, sans qu'ils fissent circuler entre eux une bouteille d'eau-de-vie, qu'ils remplissaient aux différentes stations ; aussi étaient-ils constamment ivres. Le sergent se faisait remarquer par sa férocité, aussi bien envers les hommes qu'il commandait qu'envers nous. Malheur à celui de ses soldats qui fermait les yeux pendant quelques instants ! Un vigoureux coup de poing, appliqué sur la figure, le rappelait à son devoir.

"A chaque station, ce sergent nous montrait à la foule curieuse, empressée, et cette exhibition lui valait une longue tartine de pain, grassement recouverte d'une couche de beurre que lui offrait quelque Prussienne exaltée.

"La nuit qui précéda notre arrivée à Francfort, deux de nos compagnons d'infortune, **Jacques POINOT**, de Bricy et **Eugène GIGOU**, d'Ingré, l'un âgé de soixante-dix ans, l'autre de cinquante-cinq, donnèrent des signes d'aliénation mentale. Ils appelaient leurs femmes, demandaient leurs bestiaux, et réclamaient les clés de leurs maisons. Tous deux étaient vignerons. Lorsque parut le jour, leur folie sembla se calmer ; l'un des Poméraniens frappa **Eugène GIGOU** qui, sous l'empire de la fièvre, et par une sorte d'instinct, mordit le soldat au doigt de la main droite. La rage de nos gardiens fut telle, qu'ils s'emparèrent des deux pauvres fous, leur enlevèrent leurs casquettes et leurs chaussures, puis, leur ayant attaché les pieds l'un à l'autre, et lié les mains sur le dos, les couchèrent sur la planche du wagon et les frappèrent à coups de crosse et de plat de sabre ; puis, ils les piquèrent avec la pointe des baïonnettes ; enfin, ils les mirent en joue, le canon sur la gorge. Leurs compagnons fermaient les yeux et se bouchaient les oreilles, pour ne pas voir ce supplice et ne pas entendre ces cris déchirants.

"Les Poméraniens me donnèrent l'ordre d m'approcher. Horreur ! Horreur ! Ce que je vis me glaça d'indignation.. On ne reconnaissait plus en ces deux martyrs de figure humaine ; ils étaient raides sur la planche ; leurs pieds et leurs mains étaient coupés par les cordes qui les retenaient, leurs vêtements déchirés, souillés de sang et de fumier, leurs cheveux arrachés, leurs visages ensanglantés appuyés sur le bois du wagon ne présentaient plus qu'une immense plaie, affreuse à voir ; une bave épaisse et sanguinolente s'échappait de leurs bouches qui étaient, ainsi que les narines et les plaies, garnies de fumier attaché au sang des blessures[1]."

M. FAUTRAS avait été chargé de dire aux deux insensés que la moindre plainte, le moindre cri de leur part seraient punis de coups de baïonnettes. Mais ils ne comprirent rien, et ne cessèrent de gémir. Après les avoir torturés, les soldats allemands venaient s'asseoir sur leur

[1] Gustave Fautras, Cinq mois de captivité, récits d'un prisonnier civil en Prusse.

banc, buvaient leur eau-de-vie, et chantaient le *Freyschütz* ou *il Bacia*, valses fort répandues dans les campagnes.
Cela se passait dans la nuit du 20 au 21 octobre 1870. Le matin les prisonniers descendirent à Fulda, ville de la Hesse-Cassel, où on leur servit, sous le nom de café, un breuvage noir que personne ne put boire. Les deux fous restèrent dans le wagon sans être déliés et allèrent ainsi, privés de nourriture, jusqu'à Stettin, capitale de la Poméranie.

Pendant toute la journée du 21 octobre, à chaque station, à Gotha, à Weimar, à Leipzig particulièrement, le sergent poméranien trouvait récréatif d'ouvrir entièrement les deux cotés du wagon, et de raconter à la foule assemblée que les brigands qu'il conduisait étaient des francs-tireurs, assassins des uhlans et des soldats du roi Guillaume ; alors la populace furieuse envahissait le wagon des prisonniers, les refoulait vers les extrémités et frappait de coups de pieds les pauvres insensés. Ceux qui ne pouvaient escalader le wagon injuriaient les captifs en les nommant voleurs, bandits, pourceaux (Schweine-bande). Presque tous criaient en français, du ton le plus méprisant : la grande nation ! voilà la grande nation !

Les prisonniers civils descendirent tous à Stettin où ils devaient être internés. L'arrêt se fit à deux heures du matin. Lorsque les deux insensés eurent les pieds et les mains déliés, ils pouvaient à peine se soutenir. Complètement privés de la raison, la tête découverte, le visage déchiré, les pieds nus, ils tremblaient sous une bise glaciale, et cherchaient à quitter les rangs où ils étaient ramenés à coups de crosse'.
Le commandant de la place de Stettin, d'après le rapport du sergent, condamna les deux insensés à la prison comme coupables de révolte. **Eugène GIGOU** mourut deux jours après, le 23 octobre, et **Jacques PINOT** le 31 octobre.

Parmi les prisonniers se trouvait un cultivateur nommé **Etienne SALLE**, âgé de soixante et un an. Lorsqu'il descendait de wagon à Stettin, un des gardiens le poussa et le malheureux tomba sous les roues. Relevé par ses compagnons, on reconnut qu'il s'était brisé deux côtes. Le chirurgien allemand refusa d'examiner ses blessures ; il souffrit cruellement sur la paille, et mourut le 5 novembre.

Arrivés à Stettin, les prisonniers furent conduits hors de la ville, dans un camp formé de baraques de paille creusées en terre à plus d'un mètre de profondeur. Des gardiens insolents poussèrent nos malheureux compatriotes dans une de ces baraques. Tous tombèrent, épuisés, sur une couche de paille qui n'était plus que du fumier.
Deux factionnaires placés à la porte de la baraque empêchaient les prisonniers de sortir. A trois cents lieues du village, les malheureux auraient-ils pu s'échapper !

La nourriture fut distribuée à neuf heures du matin ; elle consistait en farine délayée avec de l'eau un peu salée, puis chauffée jusqu'à l'ébullition ; le soir il en fut de même, mais on avait ajouté à la farine une ou deux pommes de terre et quelques grammes de mauvaise viande. Pendant cinq mois ce fut le même ordinaire. Une espèce de café, où plutôt d'eau noircie, remplaça plus tard la bouillie du matin. Il faut ajouter à ces menus un pain plus que brun excessivement mauvais, donné pour quatre jours à chaque prisonnier.
Enfermés pendant toute la journée les captifs voyaient souvent les curieux de la ville les examiner attentivement. Ceux-ci n'apercevaient que des vieillards couchés sur la paille. Personne n'avait un livre, un jeu quelconque. On restait soit assis, soit debout, les yeux fixés à terre, sans prononcer une parole.

Le second jour, 22 octobre, **Jean MARCHAND,** de Bricy, mourut à l'âge de soixante-deux ans. Les soldats du wagon lui avaient cassé un bras. On permit à ses compagnons d'accompagner son corps à sa dernière demeure.

Donnons la parole à **M. FAUTRAS** :

"Il nous fallut, pour aller prendre le corps, traverser une partie de la ville. Je ne dirai pas de quelle façon nous fûmes accueillis. Menacés du poing par les hommes, injuriés par les femmes, accablés de pierres par les enfants, ce trajet fut pour nous un véritable calvaire.
"Le cimetière était assez éloigné de la ville ; un aumônier suisse, le **R. P. WEICK**, nous y attendait. Il lut quelques psaumes, récita des prières, puis le corps fut descendu dans la fosse où déjà plusieurs cercueils étaient rangés. Nous nous retirâmes en silence, jetant tour à tour en passant près de la tombe une poignée de terre sur le corps de cet infortuné : c'était notre dernier adieu.
"Au retour, les enfants nous criaient en français : Napoléon est pris. Ces mots avaient été enseigné aux enfants dans les écoles, comme une insulte aux prisonniers."

Le lendemain, dès sept heures du matin, les captifs furent conduits sous les murs de Stettin, armés de grosses masses et employés à casser des pierres. Qu'on se figure une troupe de paysans français, les uns sans blouses, les autres nu-pieds, trempés par une pluie battante et froide, et cassant des pierres, non par nécessité, mais par cruauté.
Dès que le temps le permettait, un grand nombre d'habitants et parmi eux beaucoup de femmes venaient voir les travailleurs, commandés par un sergent. Les coups tombaient sur ces pauvres gens, ce qui excitait la gaîté de la foule.
A midi les prisonniers furent reconduits au camp pour repartir au même travail une heure après. Ils rentrèrent à cinq heures pour manger leur farine et se jeter sur la paille.
Peu de jours après on retira les vêtements des prisonniers et l'on donna à chacun d'eux une vieille casaque usée et malpropre, ce qui les faisait ressembler à des forçats prussiens.

****

Ancestram